CHAPITRE I

Je décide de faire mon coming out à mes parents au beau milieu de la fête de fiançailles de Sunny Apu.

Rien à voir avec le couple qu'elle forme avec son fiancé ni avec le climat de surexcitation qui entoure leur mariage. Ni même avec le fait que tout mariage bengali qui se respecte sent l'hétérosexualité à plein nez. À vous donner la nausée.

Non, aucun rapport.

Ce qui me pousse à prendre ma décision, c'est la manière dont Ammu et Abbu ont couvé Sunny Apu du regard du début à la fin de la cérémonie. Un regard où se mêlent fierté, amour et convoitise. En réalité, ce n'est pas vraiment Sunny Apu qui fait briller leurs yeux d'un tel éclat, mais l'idée qu'ils se font de l'avenir. *De notre* avenir, à ma sœur et à moi. L'avenir dont ils rêvent pour nous deux : saris de soie rouge vif,

cascades de bijoux en or massif et tout le tralala sans lequel il n'existe, dans la plus pure tradition bengalie, aucun mariage digne de ce nom.

Jusqu'à aujourd'hui, jamais je n'aurais pensé que mes parents puissent être des traditionalistes. Au contraire, je les ai toujours vus, l'un et l'autre, comme faisant partie de cette catégorie de personnes dites pionnières, parce qu'elles ouvrent de nouvelles voies, parce qu'elles transforment l'impossible en réalité. Mes parents ont enfreint un interdit majeur de la culture bengalie : ils se sont mariés « par amour ». Ils ne nous ont jamais raconté l'histoire de leur rencontre, mais je l'ai toujours imaginée dans le genre « coup de foudre à Bollywood » : invités à une cérémonie de mariage d'un vague cousin, elle en *saree*, lui en *sherwani*, au milieu d'une salle bondée de monde. Errants par-dessus la foule, leurs regards s'aimantent tandis qu'un air de musique romantique et entraînant s'élève pour inviter tout le monde à la danse.

Sans cet amour qui les unit, mes parents ne s'en seraient jamais sortis ici, coupés de leur famille et de soutien. Coupés de tout, à vrai dire. S'ils ont choisi le déracinement, s'ils ont émigré en Irlande, nous ont-ils toujours dit, c'est pour nous offrir une vie meilleure, à Priti et à moi. Pourtant, ils ont beau être plutôt progressistes, une part d'eux reste très attachée au passé. Au Bangladesh. À toutes les règles que dicte la tradition bengalie.

Et malheureusement pour moi, l'une de ces règles dit : un mariage = une fiancée + un fiancé.

Tout espoir n'est cependant pas perdu. Après tout, Ammu et Abbu ont enfreint deux coutumes qui ont la vie dure au Bangladesh : celle qui interdit les mariages d'amour et celle qui considère que le couple, même marié de longue date, doit s'aimer en cachette, comme si l'amour était quelque chose de honteux. Alors qui sait ? S'ils sont arrivés à voir l'amour autrement que comme le leur imposait leur culture d'origine, peut-être arriveront-ils à accepter cette autre forme d'amour que je sens battre dans ma poitrine chaque fois que Deepika Padukone apparaît à l'écran, alors que son prince charmant ne me fait ni chaud, ni froid.

La fête de fiançailles bat son plein et moi, je rumine à n'en plus finir. J'échafaude le scénario de coming out parfait. Est-ce que ça existe, ou est-ce que je me berce de douces illusions ? Je me mets à passer en revue tous les films, toutes les émissions de télé que j'ai vues, tous les livres que j'ai lus, en essayant de me rappeler comment les personnages homos, principaux ou secondaires mais tous blancs de peau sans exception, traversent cette étape de leur vie. Le verdict est sans appel : leur coming out est un véritable enfer. Autant dire que si tu n'es pas blanche…

— Qu'est-ce que tu fabriques ? me demande Priti en me voyant tapoter sur le clavier de mon téléphone alors que tout le monde n'a d'yeux que pour les futurs mariés.

Moi qui m'étais imaginé pouvoir googler « coming out heureux » à l'abri des regards indiscrets, c'est raté. Ni vu ni connu, je glisse mon téléphone dans mon sac.

— Rien. Rien du tout.

Je lui fais mon petit sourire innocent.

Priti me lance un coup d'œil soupçonneux et se retourne sans un mot vers les fiancés. Si elle savait quelle idée me trotte dans la tête, ma main au feu qu'elle essaierait par tous les moyens de me faire changer d'avis. Autant lui épargner cette peine : je ne changerai d'avis pour rien au monde.

Je n'en peux plus de vivre dans le mensonge. De toute façon, il faudra bien que je leur dise, un jour ou l'autre.

Eh bien… ce jour sera demain.

C'est bizarre, mais maintenant que ma décision est prise, j'ai l'impression d'être en sursis. Comme si j'étais en train de vivre mes derniers instants en famille. Il est minuit passé lorsque nous prenons la route du retour. La lumière des lampadaires jette une lueur étrange sur la route. Dans le ciel, la pleine lune brille de tout son éclat et la nuit est claire, une fois n'est pas coutume. Priti sommeille à côté de moi tandis qu'Ammu et Abbu discutent à l'avant de la voiture, si bas que je distingue à peine ce qu'ils se racontent.

J'aimerais tant pouvoir mettre cet instant en bouteille – cet instant banal et magique à la fois : nous quatre, réunis dans le calme de la nuit – pour que jamais il ne s'efface.

Au cas où plus rien ne serait jamais pareil, quand j'aurai osé leur dire, demain.

À peine le temps d'y penser, la magie s'est envolée. Nous arrivons chez nous et nous extirpons de la voiture. Le tintement des *churis* qui s'entrechoquent à nos poignets crève le silence qui pèse sur le quartier ensommeillé.

Une fois à l'étage, je me débarrasse des couches de maquillage que Priti m'a étalées sur le visage quelques heures plus tôt, puis j'enlève ce fichu *salwar kameez* qui me gratte et me serre de partout. Je me glisse enfin sous la couette. À l'abri de tout regard indiscret, j'ouvre Google et je lui demande de me traduire « lesbienne » en bengali.

Le lendemain, Priti file dès le saut du lit chez son amie Ali. Elle lui a promis un compte-rendu en bonne et due forme de la fête de fiançailles et des préparatifs du mariage. Galerie de photos à l'appui.

J'ai quelques heures devant moi avant qu'Abbu ne parte pour le restaurant. Le timing est parfait. Je prépare mon thé en prenant tout mon temps, tourne une bonne centaine de fois la cuillère dans ma tasse, histoire de me repasser dans la tête le discours que j'ai peaufiné cette nuit. Maintenant que j'y suis, je le trouve complètement nase.

Mes parents sont assis en face de moi à la table de la cuisine, le visage baissé sur l'écran de leur téléphone. Comme tous les matins, Abbu passe en revue la presse bengalie et Ammu le fil d'actualités Facebook, autrement dit la rubrique des potins. Je finis par me lancer, le souffle court.

— Ammu… Abbu… J'ai quelque chose à vous dire.

J'essaie de retrouver le fil de ma respiration. Peine perdue. À croire que j'ai oublié comment on fait pour inspirer et expirer.

— Oui, Nishat ? répond Abbu sans même lever les yeux de son téléphone.

Au moins, aucun des deux ne s'aperçoit que je suis au bord de l'asphyxie. Je m'avance vers le bord de la table, trébuche, manque de renverser ma tasse. Miracle : mes mains atteignent le dossier de la chaise et s'y accrochent.

— Ammu, Abbu…

Ont-ils perçu la gravité dans le ton de ma voix ? Toujours est-il qu'ils relèvent enfin la tête, une moue perplexe aux lèvres. Mes mains tremblent atrocement. Je regrette tout à coup de ne pas avoir mis Priti dans la confidence. J'aurais préféré qu'elle me dissuade de faire ce que je suis en train de faire. Je n'ai que 16 ans, après tout. J'ai encore toute la vie devant moi. D'ailleurs, sauf allongée sur mon lit, le regard perdu dans les fissures qui lézardent le plafond de ma chambre, je n'ai jamais embrassé aucune fille.

Mes parents sont là, face à moi, à me fixer d'un air impatient et inquiet. Il est trop tard pour faire marche arrière. Même si je le voulais.

— J'aime les femmes.

Ammu a un léger froncement de sourcils.

— Ah… très bien, Nishat. Pourquoi tu n'aiderais pas Khala à préparer le mariage, dans ce cas ?

— Non, c'est pas ça…

Le mot bengali qui traduit « lesbienne » m'échappe soudain. J'étais pourtant certaine de l'avoir gravé dans ma mémoire, cette nuit. Si seulement j'avais eu la bonne idée de l'écrire sur ma main. Nishat… la fille qui a besoin d'une antisèche pour faire son coming out.

Je reformule.

— Vous voyez, Sunny Apu… elle va se marier à Abir Bhaiya.

Ammu et Abbu dodelinent de la tête, visiblement interloqués par le tour très étrange que prend la conversation. Je n'en reviens pas moi-même, pour tout dire.

— Eh bien, moi, plus tard, ce n'est pas un homme que je voudrais épouser, mais plutôt une femme, je crois.

J'ai prononcé cette tirade d'un ton léger, presque guilleret, comme si l'idée venait tout juste de me tomber dessus. Alors qu'en fait, elle me hante depuis des années.

Leur visage ne trahit pas la moindre émotion. Ont-ils seulement compris ce que je viens de leur révéler ? Petit à petit, leurs yeux s'écarquillent. Ça y est : ils percutent.

J'attends. J'attends quoi ? Que quelque chose se produise. N'importe quoi.

Un éclat de colère, un geste d'incompréhension, une réaction de peur. Ou tout ça en même temps.

Mais rien ne se produit. Ammu et Abbu se tournent l'un vers l'autre, comme si je n'étais plus dans la pièce. Quelque

chose passe dans le regard qu'ils s'échangent, quelque chose que je ne parviens pas à saisir.

Un long moment de silence nous tombe dessus.

— OK, prononce Ammu. Nous comprenons.

— Vraiment ?

Sa mine renfrognée et le tremblement dans sa voix démentent ses paroles.

— Tu peux y aller.

Je me lève, désemparée. C'est un piège ou quoi ?

Je serre mon mug encore brûlant dans ma paume et je gravis l'escalier en jetant, marche après marche, des regards en arrière. Je m'attends à ce qu'ils me rappellent. Je l'espère de tout mon cœur.

Mais rien ne se produit.

Un silence de plomb pèse sur la cuisine.

***

— Je leur ai dit.

Il est pile 21 heures quand Priti se pointe à la porte de ma chambre. Je lui annonce la couleur sans même lui laisser le temps de respirer.

Elle cligne plusieurs fois des yeux.

— Dit quoi ? À qui ?

— Que je suis lesbienne. À Ammu et Abbu.

— Oh…

Un ange passe.

— Oh…

— Ouais.

— Et ils ont répondu quoi ?

— Rien. Enfin, si, ils ont dit : « OK, tu peux y aller ». C'est tout.

— Non, mais… attends… Tu leur as vraiment dit ?

— T'es sourde ou quoi ?

— T'es pas en train de me faire une blague ? Genre : poisson d'avriiil !

— On est en août.

Priti lève les yeux au ciel, ferme la porte derrière elle et s'affale à côté de moi sur le lit.

— Ça va ?

Je hausse les épaules. Je me pose la question depuis des heures, sans arriver à y répondre. Ça fait des années que je me raconte tous les scénarios de coming out possibles et imaginables. Jamais je n'aurais pensé que le silence puisse être une option. D'autant que mes parents ne sont pas du genre à avoir leur langue dans leur poche ou à taire ce qu'ils ressentent. Alors pourquoi choisissent-ils de garder le silence, précisément aujourd'hui ?

— Apujan, me souffle gentiment Priti en me prenant dans ses bras, la pointe du menton posée sur mon épaule. Ça va aller, tu verras. Ils ont juste besoin d'un peu de temps pour digérer la nouvelle, tu crois pas ?

— Ouais, dis-je d'un air décidé.

J'ai tellement besoin d'y croire.

Histoire de me changer les idées, Priti lance un film. Nous nous blottissons l'une contre l'autre sous mon duvet et nous adossons à la tête de lit, tempe contre tempe. Elle enroule son bras autour de mon épaule. Avec elle à mes côtés, je me sens déjà rassurée et j'en oublierais presque ce qui vient de se passer.

Quand je rouvre les yeux, Priti ronfle paisiblement, le visage pressé contre mon épaule. Je la repousse avec douceur. Elle grogne un peu et replonge dans le sommeil. Je me redresse et me frotte les yeux. L'horloge de mon téléphone indique une heure du matin. Des bruits de voix étouffées montent du rez-de-chaussée. C'est sans doute cette conversation qui m'aura réveillée.

Je m'extrais du lit et entrouvre la porte sans faire de bruit. L'air frais pénètre dans la pièce en même temps que la voix de mes parents. Ils chuchotent tout bas, du ton feutré des complots, mais je parviens quand même à distinguer ce qu'ils se disent.

— Trop de libertés, voilà où ça nous mène. Tu y comprends quelque chose, toi ?

C'est Ammu qui parle.

— Elle ne sait pas vraiment ce qu'elle dit, répond Abbu. Elle aura vu ça au cinéma, ou alors elles se seront monté la tête avec ses copines. Laissons les choses se tasser. Elle finira par revenir à la raison.

— Et si ça n'arrive pas ?

— Ça arrivera !

— Tu as vu son regard ? Elle y croit dur comme fer. Tu te rends compte… ? Vouloir épouser… une… une fille. Et elle nous annonce ça comme si c'était la chose la plus naturelle au monde !

Un long et profond soupir ponctue ces mots. Lequel des deux l'a poussé ? Comment l'interpréter ? Je n'en ai pas la moindre idée, et c'est peut-être mieux comme ça.

— Qu'est-ce qu'on fera si elle ne change pas d'avis ? demande Ammu.

Je crois percevoir dans sa voix quelque chose qui ressemble à du dégoût. Je sens les larmes me monter à la gorge et aux yeux. Je les refoule.

— Comme si de rien n'était, répond Abbu.

Ammu ajoute quelque chose, trop bas pour que j'entende.

— Bon, tranche Abbu, laissons ça de côté pour le moment !

La nuit redevient silencieuse.

Je referme la porte. Mon cœur bat à mille à l'heure. Sans me laisser le temps d'esquisser le moindre geste ou de réfléchir, les bras de Priti m'enserrent. Nous manquons de tomber à la renverse. Pour la discrétion, on repassera.

— Je pensais que tu dormais.

— Je me suis réveillée.

— Manifestement.

— Ça va aller, Apujan.